

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 30 juillet 1773

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 30 juillet 1773, 1773-07-30

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1401>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitM. de Guibert est pénétré de reconnaissance...

RésuméLe remercie d'avoir si bien accueilli Guibert. Que pense-t-il de la tragédie de celui-ci ? Pacification de la Russie, de la Pologne et des Turcs. Gaîté de sa dernière lettre. Le félicite de nouveau pour ses poèmes.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire73.80

Identifiant829

NumPappas1336

Présentation

Sous-titre1336

Date1773-07-30

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons

Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné

Publication de la lettre Preuss XXIV, n° 130, p. 605-606

Lieu d'expédition Paris

Destinataire Frédéric II

Lieu de destination Potsdam

Contexte géographique Potsdam

Information générales

Langue Français

Source impr., « à Paris »

Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné

Auteur(s) de l'analyse Non renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

AVEC D'ALEMBERT.

605

130. DU MÊME.

SIRE,

Paris, 30 juillet 1773.

M. de Guibert est pénétré de reconnaissance de la bonté avec laquelle V. M. a bien voulu le recevoir. Cette bonté, Sire, augmenterait encore, s'il est possible, les sentiments dont il est depuis si longtemps rempli pour votre personne, et couronne à ses yeux les vertus et les talents qu'il admire en vous. Je partage bien vivement la reconnaissance de M. de Guibert, quelque persuadé que je sois que, depuis que V. M. l'a vu, il n'a plus besoin auprès d'elle d'autre recommandation que de lui-même. Cependant il s'en faut bien, Sire, et cela même ajoute encore à son mérite, qu'il soit aussi satisfait de lui que V. M. me paraît l'être. « Quoique ce héros, m'écrivit-il, m'ait témoigné une bonté bien propre à me rassurer, je n'ai pu me défendre, en le voyant, d'un trouble qui ne me permettait pas de répondre comme je l'aurais désiré aux questions qu'il voulait bien me faire; une espèce de nuage magique l'environnait à mes yeux; c'est, je crois, ce qu'on appelle l'aurole autour de messieurs les saints, et la gloire autour d'un grand homme. » Je suis persuadé, Sire, que V. M., en revoyant M. de Guibert, se confirmera dans la bonne opinion qu'elle en a prise, et que j'étais bien sûr qu'elle en aurait. Je désire avec impatience de savoir le jugement que V. M. aura porté de sa tragédie, et j'avoue que je serais bien trompé, si elle n'entend cet ouvrage avec plaisir, et avec estime pour l'auteur. Mais ce que j'attends, Sire, avec plus d'impatience encore, ce sont les nouvelles qu'il me dira de la santé de V. M., qui me paraît s'affermir par l'augmentation de ses succès et de sa gloire. Je ne doute point qu'elle ne mette bientôt le comble à cette gloire immortelle, en donnant à la Russie, à la Pologne, aux Turcs mêmes, tout Turcs qu'ils sont, la paix dont ils ont tous si grand besoin, et qu'il n'a pas tenu à elle de leur donner plus tôt; et que V. M. ne joigne au titre de héros, qu'elle a mérité depuis si longtemps, celui de pacificateur, qu'elle obtiendra encore, malgré les efforts que l'envie pourra faire pour l'empêcher.

La gaité de la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire est pour moi un garant précieux de la santé dont elle jouit, et qui m'est si chère, ainsi qu'à tant d'autres. Quand je me sens tenté de bouder contre la nature de ce qu'elle m'a donné un si triste et si frêle individu, je lui pardonne en pensant qu'elle conserve V. M., et je me dis tout bas à moi-même : Tais-toi, et ne te plains pas, car le grand homme se porte bien. Puissiez-vous, Sire, faire encore longtemps des vers tels que ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, dussent les curieux impertinents qui ont mis V. M. de mauvaise humeur les trouver assez bons pour vouloir en prendre des copies ! Quoique ces curieux impertinents ressemblent à M. van Haaren,^a et qu'ils puissent se vanter comme lui de n'avoir point d'imagination, je ne les en crois pourtant pas assez dépourvus pour ne pas sentir celle qui a dicté vos vers. V. M. ne sera jamais dans le cas de donner à ses vers le même éloge que ce poète très-hollandais donnait aux siens, ni de dire d'aucun de ses ouvrages ce qu'un certain Hardion, plat instituteur de princesses très-respectables, disait, en parlant de je ne sais quel mauvais livre qu'il venait de faire : Il n'y a point d'esprit là-dedans. Le pauvre homme disait bien plus vrai qu'il ne pensait ; et on aurait été tenté de lui répondre : On le voit bien, si l'on n'avait craint qu'à force d'esprit il ne prit encore cette réponse pour un compliment.

Je ne sais où cette lettre trouvera V. M. ; je désire cependant qu'elle lui parvienne avant le retour de M. de Guibert, afin que V. M. adoucisse, s'il lui est possible, le nouveau trouble qu'il ne pourra s'empêcher d'éprouver en revoyant l'auréole. Je lui envie bien, Sire, le bonheur qu'il aura de la revoir, dussé-je, en la revoyant moi-même, éprouver le même trouble que lui. Il est vrai que le trouble serait bien tempéré en moi par un sentiment plus doux, et bien fait pour commander à ce trouble par celui de la vive reconnaissance et de la tendre vénération dont je suis pénétré pour V. M. C'est avec ces sentiments que je serai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

^a Voyez ci-dessous, p. 462.